

Présentation

André Lamontagne

Volume 27, Number 1, Summer 1994

Postmodernismes : Poïesis des Amériques, Ethos des Europes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/501064ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/501064ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

André Lamontagne (1994). Présentation. *Études littéraires*, 27(1), 5–9.
<https://doi.org/10.7202/501064ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

PRÉSENTATION

Les territoires postmodernes

Il est aujourd'hui de bon ton de parler du postmodernisme avec une pointe d'exaspération dans la voix, comme pour signifier un certain agacement devant l'amplitude du concept, sa rapide consécration universitaire, et son emploi abusif dans les milieux où l'on croit à la fin des discours hégémoniques. Ou mieux, pour feindre, dans une posture typiquement postmoderne, une ironie désintéressée face à ce qui bientôt n'aurait plus qu'un intérêt muséologique. Et chez les exégètes du phénomène, une même stratégie rhétorique se déploie, faite d'adhésion et de distanciation, sans doute en réaction à la volonté postmoderne de miner les certitudes critiques, la cohérence analytique et classificatoire ¹.

Certes le postmodernisme, comme pratique artistique ou comme champ théorique, semble depuis toujours grevé d'une lourde hypothèque. Je ne fais pas ici référence à sa négation (Gerald Graff) et à sa condamnation au nom du modernisme libéral (Habermas) ou du marxisme (Jameson) — que je suis plutôt enclin à lire comme des signes de sa vitalité —, mais à une confusion conceptuelle et à des difficultés de périodisation qui n'ont jamais été levées. Cet état des choses peut être attribué à la nature totalisatrice du modernisme, qui condamne ce qui lui succède à un préfixe accablant — « post » —, et qui reconduit la primauté du principe diachronique. Sans doute résulte-t-il aussi d'un manque de distance entre les pratiques postmodernes et leur théorisation ainsi que d'une vision multidisciplinaire qui se substitue parfois à l'analyse.

Mais il est un phénomène qui explique peut-être davantage les interprétations conflictuelles du concept. Il y a, depuis le début des années 80, un processus de globalisation théorique qui amalgame deux discours à l'origine distincts : un postmodernisme littéraire, essentiellement narratif, qui s'écrit surtout dans les Amériques, et une postmodernité philosophique, centrée autour de l'éthique, qui se pense avant tout en Europe. Dans sa volonté de faire coïncider l'histoire littéraire avec l'histoire des idées, la critique semble souvent oublier que la fiction postmoderne s'oppose au modernisme du XX^e siècle naissant, à une conception autarcique de l'art, tandis que la postmodernité se définit contre le discours du progrès et du sujet dans l'Histoire hérité des Lumières. Il s'agit pourtant là de deux objets, de deux ordres discursifs différents, qui ne reposent pas sur les mêmes séquences temporelles. La postérité des travaux

¹ J'en prends pour exemple une récente — et par ailleurs excellente — livraison de la revue *Tangence*, 39, (1993), consacrée à la *Fiction postmoderne*, où ce mécanisme joue à plein.

de Lyotard dans le champ des études littéraires fait que le discours de la postmodernité, qui ne s'actualise véritablement qu'à la fin des années soixante-dix, a pour ainsi dire rattrapé des pratiques postmodernes qui l'ont précédé de deux ou trois décennies (par exemple, les fictions de Borges ou de John Barth), pour ensuite les interpréter en fonction de la déconstruction d'un sujet constitué au XVIII^e siècle plutôt qu'en opposition au *modernism* anglo-américain². Nonobstant ce que peuvent avoir de révélateur ces transactions institutionnelles entre l'université américaine et l'intelligentsia parisienne³, force est de constater l'impact de ce croisement entre l'Amérique du postmodernisme et l'Europe de la postmodernité, de cette « méprise historiographique », pour reprendre l'expression d'un des rares critiques à avoir jusqu'ici soulevé la question⁴.

Le présent numéro d'*Études littéraires* vise, comme l'indique son titre, à une « reterritorialisation » des *poïesis* et des *ethos* contemporains. Sans vouloir nier la globalisation de la problématique postmoderne ou la pertinence d'étudier Yolande Villemaire et Thomas Pynchon à la lumière de la fin des « métarécits », nous interrogeons une certaine doxa théorique, qui postule l'existence d'une diversité de poétiques et d'éthiques rassemblées autour de certains axes dont la spécificité serait inscrite à la fois dans la praxis et le discours critique. Le découpage en territoires repose moins sur une stricte conception géographique que sur l'idée d'autorité, de juridiction. Affirmer que l'Amérique est l'espace du postmodernisme et l'Europe, celui de la postmodernité — pour reprendre la distinction terminologique proposée par Steven Connor —, ne scotomise pas la contribution d'un Italo Calvino à l'évolution des pratiques narratives ou celle d'un Richard Rorty à la réflexion sur l'éthique. C'est plutôt reconnaître l'existence d'un paradigme qui modélise l'ensemble des discours narratifs, critiques et théoriques s'inscrivant dans le champ postmoderne.

À ce jour, aucune exploration systématique des territoires postmodernes n'a été tentée sur la base de cette prémisse, ce qui est l'objet spécifique poursuivi ici. Cherchant à s'expliquer ce fossé qui sépare l'Europe de l'Amérique, Malcolm Bradbury posait dans les pages littéraires du *New York Times* la question suivante : « Isn't that spatial ?⁵ ». Dans le présent dossier, nous faisons comme si cela était. Plutôt qu'une comparaison entre deux objets hétérogènes, nous proposons une série d'études intrinsèques sur les poétiques américaines et les éthiques européennes. Étudier le postmoderne sous l'angle d'une telle polarité devrait permettre de saisir les mutations du concept et d'en évaluer la condition depuis les dix ou quinze dernières années.

2 Ce mouvement littéraire qu'est le modernisme se trouve enclavé dans la modernité, qui, en tant qu'épistémè, le précède et le dépasse à la fois.

3 À ce sujet, on consultera avec profit l'ouvrage de Pierre Milot, *la Camera obscura du postmodernisme*.

4 Voir Pierre Ouellet, « Le Temps d'après l'histoire et le postmodernisme », p. 112-131.

5 Steven Connor, *Postmodernist Culture*, Londres, Blackwell, 1989.

PRÉSENTATION

Cette perspective n'évacue pas le rapport dialectique entre les deux continents et, au-delà, la problématisation du postmoderne, comme on le constatera dans le premier volet du numéro, qui, sans vouloir reprendre l'examen des littératures nationales dans un contexte postmoderne ⁶, propose un regard sur la fiction des Amériques.

Ainsi, pour Marc Chénétier, la production « étatsunienne » récente accuse des particularités esthétiques qui soulèvent des questions parce qu'elles témoigneraient de la persistance d'éléments modernistes, et qu'une certaine critique — dans une aporie qu'il dénonce —, invoquerait cette spécificité pour exclure de la configuration postmoderne des œuvres jugées non représentatives. Au Canada anglais, c'est davantage en regard d'un modèle européen, dans une fascination brisée pour l'esthétisme élitiste, que s'écrit la différence entre le modernisme et le postmodernisme. En menant une lecture superposée des romans de l'écrivain britannique Evelyn Waugh et du canadien Timothy Findley, Eva-Marie Kröller démontre que si le second peut, à quelques décennies de distance, être nostalgique de la tentative du premier de résister à la culture de masse et à la démocratisation, il ne lui est plus possible d'y souscrire après l'Holocauste.

Dans les sociétés dites postcoloniales, c'est la notion même de postmodernisme qui est problématique. En comparant l'utilisation du mythe que font, d'un côté, Michel Tournier, et de l'autre, Jacques Godbout et Claire de Lamirande, Marie Vautier inscrit le roman québécois contemporain dans un rapport d'opposition au postmodernisme euro-américain qui diffère du paradigme Europe/Amérique. Cette poétique postcoloniale s'actualiserait dans la réécriture de l'Histoire.

En Amérique latine, le postmodernisme est vite devenu l'objet d'une vive polémique. Entre ceux qui voient dans l'imposition du concept une manifestation de néo-colonialisme ou une légitimation du statu quo politique et ceux qui y souscrivent sur la base d'un héritage occidental commun, en passant par les défenseurs d'un postmodernisme typiquement latino-américain, s'esquisse une configuration critique complexe dont Antón Risco rend compte ici. Malgré une diversité qui remet en cause l'existence même d'une culture homogène, il dégage les traits d'une poétique qui autorise à parler, de Borges à Isabel Allende, de postmodernismes latino-américains.

Pour sa part, Janet Paterson, qui déjà dans le titre de l'ouvrage qu'elle consacrait à la question ⁷, relativisait à juste titre l'existence du postmodernisme québécois, cherche ici à en lire

⁶ Voir Malcolm Bradbury, « Isn't that spatial? A Book review of Frederic Jameson's *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism* », dans *The New York Times Book Review*, 12, avril 1992, p. 23.

⁷ Voir *Approaching Postmodernism*, dans Douwe Fokkema et Hans Bertens éd., et *Littérature et postmodernité*, dans A Kibédi-Varga éd.

la spécificité en proposant un examen de ses assises théoriques, de son discours critique et de ses pratiques narratives, qui divergent du *postmodernism* anglo-américain. En liant la notion d'« hétérogène » à la remise en cause des récits de légitimation, elle suggère un recoupement stimulant entre le postmodernisme et la problématique identitaire qui travaille les discours critique et romanesque actuels⁸.

Le deuxième volet du dossier est consacré à la postmodernité européenne, qui n'est pas étudiée ici dans ses incidences critiques sur la littérature postmoderne, mais bien en tant que discours autonome. Car au-delà de la lecture intéressée que l'on fait de Derrida, Baudrillard et Lyotard de ce côté-ci de l'Atlantique, il s'est construit un objet postmodernité, redéfini par les bouleversements politiques récents, qu'il convient de replacer dans son contexte européen. Une telle saisie ne vise toutefois pas à réduire la portée de ce postmodernisme philosophique, qui est au contraire considérable en raison de son articulation autour de l'éthique.

Cette réactualisation de l'intérêt pour l'ethos et la polis constitue, pour Caroline Bayard, le point tournant de la postmodernité des années 80, le dénominateur commun de la pensée qui s'écrit dans les Europes, depuis les critiques de la pensée 68 jusqu'à la réflexion d'un Václav Havel sur la démocratie. L'exploration de ce territoire vaste et complexe montre comment la réappropriation et le dépassement de l'héritage des Lumières rassemble des phénomènes tels la chute du Mur de Berlin, le retour du sujet ou l'acceptation des pluralités.

Sans donner raison à Habermas⁹, l'éthique récupérerait donc ce qui pourrait l'être du projet de la modernité. C'est en des termes semblables que Gary Madison « envisage » la postmodernité, qui pour lui reste à faire. Interprétant les principaux textes de la théorie philosophique et socio-culturelle des vingt-cinq dernières années à la lumière de Hegel, il voit dans la redéfinition des concepts de raison, de société civile et des droits de l'individu, la pierre angulaire d'un nouvel humanisme, qui serait le véritable ordre mondial.

Jacques Cardinal associe également la critique de la dialectique hégélienne et de la rationalité à l'émergence d'une nouvelle éthique, qu'il débusque dans le discours sur l'identité de Maurice Blanchot. Cette relecture originale de l'écrivain français en fait l'un des premiers (avant Derrida, Deleuze et Lyotard) à avoir élaboré une vision postmoderne du sujet : une pensée de l'infini et de l'anonymat qui fait deuil de l'histoire et de l'origine.

Ce numéro, on le constatera, n'est pas de facture postmoderne. Loin des modes, les collaborateurs ont choisi de ne pas abolir la distance entre leur discours et leur objet d'analyse,

8 Voir Janet Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*. Sur cette question de l'identitaire, outre les travaux de Régine Robin, on consultera l'ouvrage de Sherry Simon, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald et Alexis Nouss, *Fictions de l'identitaire au Québec*, pour L'Hérault notamment, « la littérature québécoise s'articule désormais sur la tension de l'identitaire et de l'hétérogène » (p. 56).

9 Voir Jürgen Habermas, « La modernité : un projet inachevé » p. 950-967.

PRÉSENTATION

préférant jeter sur ces *poïesis* d'Amérique, ces *ethos* d'Europe et la problématique territoriale les séparant un regard critique, qui n'exclut toutefois pas la passion.

André Lamontagne
Université de Colombie-Britannique

Références

- BRADBURY, Malcolm, « Isn't that spatial ? A Book review of Frederic Jameson's *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism* », dans *The New York Times Book Review*, 12 (avril 1992).
- CONNOR, Steven, *Postmodernist Culture*, Londres, Blackwell, 1989.
- FOKKEMA, Douwe et Hans BERTENS éd., *Approaching Postmodernism*, Amsterdam/ Philadelphie, John Benjamins, 1986.
- HABERMAS, Jurgen, « la Modernité : un projet inachevé », dans *Critique*, 413, 1981.
- KIBÉDI-VARGA, A, éd., *Littérature et postmodernité*, dans Groningue, C.R.I.N. 1986.
- MILOT, Pierre, *la Camera obscura du postmodernisme*, Montréal, l'Hexagone, 1988.
- OUELLET, Pierre, « le Temps d'après l'histoire et le postmodernisme », dans *Tangence*, 39 (mars 1993), p. 112-131.
- PATERSON, Janet, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
- SIMON, Sherry, Pierre L'HÉRAULT, Robert SCHWARTZWALD et Alexis NOUSS, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montreal, XYZ, 1991.
- Tangence*, 39, (*la Fiction postmoderne*), mars 1993.